

Françoise Boulay-Pinatel

*Lettres
d'Amour*



de mes Parents



*« Un livre, c'est le cœur d'un homme entre
les mains d'un autre homme. »*

*Je remets entre les vôtres les cœurs de
Pierre et de Marinette pour qu'ils battent
éternellement à l'unisson.*

Perdre ses parents est toujours une épreuve mais cette épreuve est encore plus difficile à surmonter quand on les a aimés.

Pour mon père, le chagrin fut là mais après coup. En effet, je n'étais pas présente lors de sa mort. Je me trouvais en Italie pour un jumelage entre deux villes dont l'une cévenole. Ma mère, volontairement, ne m'avait pas téléphoné pour que je ne me retrouve pas, à l'étranger, en pleine détresse. J'arrivai donc deux jours après le décès de mon père et le découvris, figé, à l'intérieur de son cercueil, dans une chambre froide. On m'avait attendue pour que je l'embrasse une dernière fois. Je fus triste, bien sûr, mais j'avais été épargnée en n'ayant pas vécu ses dernières heures.

Le départ de ma mère, malheureusement, fut un déchirement car pendant deux mois, je la vis souffrir. Une banale opération du col du fémur devint une tragédie – la clinique où elle fut opérée lui ayant laissé attraper des escarres ! Au XXI^{ème} siècle ! Je préfère taire les moments éprouvants par lesquels elle passa pour éviter de me remémorer des souvenirs trop

injustes ! Pendant deux mois, soutenue par mon mari, je vécus des hauts et des bas, des phases d'espoir où je me disais qu'elle allait un peu mieux, qu'elle avait un peu plus mangé ... Et puis, quand je la vis, ne parlant plus, n'ouvrant plus les yeux, alors que durant plusieurs semaines j'avais tout fait pour la raccrocher à la vie, j'en vins à espérer son départ pour un autre monde.

Elle s'en alla ! Alors, je me sentis horriblement seule malgré la présence de ma sœur aînée qui me fut d'un grand secours pour me reconforter mais aussi régler avec moi les formalités de l'enterrement et débarrasser la maison de Maman de toutes ses paperasses. Je ne me serais pas senti le courage de le faire, étant encore trop fragile. Il fallut tout de même, quelque temps plus tard, que je me résolve à pénétrer à nouveau dans la maison de mon enfance. Je dus trier, donner des vêtements. Je commençai par me séparer de ceux qu'elle portait le moins souvent. Comment, en effet, donner la robe qu'elle revêtait le dimanche quand nous allions au restaurant, le tailleur qu'elle portait pour ses cinquante ans de mariage ? ...

Je pris en souvenir un foulard, un saladier, une pendule, un pouf... Mais que faire de tous les meubles ? Ma sœur et moi dûmes les vendre ; et ce fut là, qu'une fois de plus, seule dans la maison, en débarrassant le buffet de la cuisine, derrière le fer à repasser, je tombai sur un sachet en plastique qui avait échappé au rangement par le vide de ma sœur. Je

soupirai en me disant que j'avais encore des papiers à classer. Le sac était noué. Je l'ouvris et tombai sur des factures d'électricité, de gaz que je m'empressai de déchirer et de jeter. Une pochette plus grande attira mon attention. A l'intérieur, se trouvaient des enveloppes bleu fané d'un autre temps, un temps où les codes postaux n'existaient pas, où l'on notait le nom du département entre parenthèses sous la ville destinataire.

Dedans, des tas de papiers jaunis dont je me mis à lire le début :

« Mon Pierre chéri », « Mon Amour », « Ma Marinette adorée »...

Des lettres d'amour ! Oui, j'avais mis la main sur les lettres d'amour de mes parents ! Mais avais-je le droit de les lire ? Je me posai sincèrement la question. N'était-ce pas la vie privée de mes parents que j'avais là entre mes mains ? Après bien des hésitations, je me dis que si elles avaient survécu au temps, ces lettres, il ne fallait pas les mettre de côté.

Je commençai donc à en lire une, puis deux, ... et au fur et à mesure de ma lecture, des larmes coulaient sans que je pusse les arrêter. Ce que j'étais en train de lire était trop beau ! Oui, mes parents s'étaient aimés, d'un amour pur, intense, sincère. Je savais que mon père écrivait bien, dans un style plutôt sobre et concis. Je découvris également que ma mère écrivait avec aisance, dans un beau style romantique ; les mots, inspirés par l'amour, donnaient l'impression de

glisser facilement sous sa plume. De cet échange épistolaire, la forme tout autant que le contenu me touchèrent. Ah ! Que n'avais-je lu ces lettres du vivant de ma mère pour lui faire des compliments bien mérités ?

Ce que je lisais n'avait rien de commun avec les « Je t'M » actuels envoyés à coups de textos, de mails ou de twitts ! C'est pour cela que ces lettres, j'eus envie de les classer et de les publier pour qu'on voie comment au milieu du XX^{ème} siècle on parlait encore d'amour !

La correspondance de mes parents débute par un vouvoiement – courant à l'époque lorsque les amoureux en étaient aux prémices de leur relation, lorsqu'ils commençaient à « se fréquenter », comme on disait alors. C'étaient les balbutiements d'un amour qui ne demandait qu'à se déclarer pour se renforcer au fil des semaines et des mois.

Cet amour, j'ai décidé de le mettre au grand jour tout d'abord pour que ma sœur – à qui j'avais caché ma découverte – puis mes nièces, mon neveu, ma fille et mon fils puissent à leur tour éprouver l'émotion qui fut la mienne à la lecture de ces magnifiques mots d'amour échangés entre deux jeunes gens qui, en 1946, sortaient tout juste de la guerre et avaient bien du temps à rattraper. Mais, j'avais aussi envie que d'autres lecteurs voient la façon dont on « se parlait d'amour » à l'époque, dont on « se disait des choses tendres ». C'est la raison pour laquelle j'ai tenu à ce que ces lettres

soient publiées. J'avais ainsi l'impression de faire revivre mes parents. Ces lettres, je vous les livre telles qu'elles et me tais à présent.

Imaginez-vous une jeune fille brune de 21 ans et demi, typée, aux cheveux longs, bouclés et un jeune homme de tout juste 25 ans, fin, délicat, aux yeux bleus et aux bonnes manières. Ecoutez-les se parler d'amour ...

Mon grand amour,

Un tout petit mot seulement pour vous montrer que, même quand vous n'êtes pas avec moi, je pense à vous.

Je crains de ne pas assez vous faire sentir combien je vous aime.

Est-ce timidité de ma part, est-ce parce que j'ai encore un peu peur de vous ? Je ne sais.

En tout cas, même si je n'extériorise pas assez mes sentiments, croyez-bien, ma petite Marinette, que je vous aime profondément. C'est ce que je voulais vous redire ce soir et je suis certain que vous me croyez.

Votre petit Pierrot qui vous adore.

Chère petite Rinette,

Vous connaissez sans doute la « romance de Maître Pathelin ». Et bien, je suis comme lui ; j'aurais beaucoup de choses à vous dire mais j'ai un peu peur de vous. C'est pour cela que je vous écris, c'est plus facile. Il y a peu de temps que je vous connais et je vous aime déjà beaucoup. S'il fallait vous perdre maintenant, ce serait terrible ; aussi, je voudrais savoir si vos sentiments correspondent aux miens.

Tout le reste est détail : ce qu'on pourra vous dire à mon sujet, ce que je pourrai entendre vous concernant, n'y faisons pas attention, car il y en a beaucoup à qui notre petite idylle ne convient pas et qui seraient très heureux qu'elle cesse. Je vous dirai moi-même tout ce qui me concerne un jour ou l'autre, je n'aurai aucun secret pour vous. Faites-moi confiance en attendant.

Je vous aime.

Pierre